

James C. Scott

**La domination
et les arts de la résistance**

Fragments du discours subalterne

Préface de Ludvine Bantigny

Traduit de l'anglais par Olivier Ruchet

Éditions Amsterdam
2019

Sommaire

Préface de Ludivine Bantigny	
Coups de théâtre	
Scott et le savoir des coulisses	8
Avant-propos	22
1. Derrière l'histoire officielle	30
2. La domination, le jeu et l'imaginaire	56
3. Le texte public comme performance du respect	100
4. Fausse conscience et hégémonie	140
5. Aménager un espace social pour une subculture dissidente	198
6. La prise de parole sous la domination : les arts de la dissimulation politique	244
7. Infrapolitique des groupes subalternes	316
8. Les saturnales du pouvoir : les premières déclarations publiques du texte caché	346
Entretien : dans le dos du pouvoir	386
Bibliographie	406

Avant-propos

L'idée d'écrire ce livre m'est venue lorsque j'essayais, de manière opiniâtre mais maladroite, de comprendre le sens des rapports de classe dans un village de Malaisie. Les personnes que j'interrogeais me racontaient toujours des versions différentes des transactions foncières, des niveaux de salaire, des notoriétés sociales des uns ou des autres ou des évolutions technologiques. En soi, cela n'était guère surprenant : les villageois avaient bien des intérêts différents et parfois opposés. Néanmoins, ce qui était plus troublant, c'est que certains villageois semblaient parfois se contredire eux-mêmes ! Il me fallut un certain temps pour m'apercevoir que les contradictions apparaissaient en particulier – quoique de manière non exclusive – chez les villageois à la fois pauvres et parmi les plus dépendants économiquement. Cette dépendance semblait jouer un rôle aussi important que la pauvreté, puisque les pauvres relativement autonomes tendaient quant à eux à soutenir des opinions à la fois indépendantes et dépourvues de contradictions internes.

Je m'aperçus ensuite que les contradictions relevées étaient empreintes d'une sorte de logique situationnelle. En abordant le problème sous l'angle des relations de classe – qui ne sont que l'une de ses nombreuses facettes – il me sembla que les pauvres jouaient

une partition particulière en présence des riches, et une autre lorsqu'ils étaient entre eux. De même, les riches parlaient de manière différente selon qu'ils étaient devant les pauvres ou bien entre eux. Au-delà de ces différences flagrantes, il y en avait d'autres plus fines, liées à la composition du groupe qui prenait la parole, et, bien sûr, à la question posée. Je commençai alors à utiliser cette logique sociale et à identifier les contextes permettant de confronter les deux types de discours, afin, pour ainsi dire, de me frayer un chemin par triangulation au sein de ce territoire encore vierge. La méthode porta raisonnablement ses fruits pour les objectifs limités qui étaient alors les miens, et les résultats apparurent dans mon livre *Weapons of the Weak: Everyday Forms of Peasant Resistance* (Yale University Press, 1985) [*Les Armes des faibles : les formes quotidiennes de la résistance paysanne*], particulièrement p. 284-289.

Une fois que mon attention se fut fixée sur la manière dont les relations de pouvoir infléchissent les discours *chez les Malais*, il ne me fallut pas longtemps pour remarquer comment je tendais moi-même à choisir mes mots en présence de ceux qui avaient sur moi une quelconque forme de pouvoir. Et je me rendis compte que lorsque je ravalais des réponses qu'il n'aurait pas été prudent d'exprimer, je trouvais souvent quelqu'un ensuite à qui je pouvais *exprimer* mes pensées auparavant gardées pour moi. Il y avait comme une pression physique poussant ces paroles réprimées à sortir. Lors des rares occasions où l'indignation ou la colère prirent le dessus sur ma prudence, je ressentis une certaine allégresse, malgré la danger d'encourir des représailles. Ce n'est qu'à ce moment-là que je me rendis compte qu'il était de même probablement illusoire pour moi de prendre pour argent comptant les déclarations publiques de ceux sur lesquels j'exerçais un quelconque pouvoir.

Ces observations sur les liens entre discours et relations de pouvoir n'ont évidemment rien de très original. Ces liens font partie intégrante du comportement habituel des millions de gens qui passent la majeure partie de leurs journées enserrés dans des relations de pouvoir où un mot ou un geste déplacés peuvent être

lourds de conséquences. Mon but dans ce qui suit a été de développer cette idée de manière systématique, pour ne pas dire obstinée, afin de voir ce qu'elle pouvait nous apprendre de notions comme le pouvoir, l'hégémonie, la résistance et la subordination.

L'organisation du livre est fondée sur l'hypothèse selon laquelle ce sont les situations les plus drastiques de dépendance et de domination qui fournissent le meilleur éclairage sur la question. Ainsi, la plupart des exemples examinés dans ce qui suit proviennent d'études sur l'esclavage, la féodalité et les systèmes de castes, selon le présupposé que la relation entre discours et pouvoir sera d'autant plus nette que la différence est profonde entre ce que j'appelle le texte public et le texte caché. Là où cela m'a semblé utile, j'ai également utilisé des exemples liés à la domination patriarcale, à la colonisation, au racisme, et à des institutions « totales » telles que les prisons et les camps de prisonniers de guerre.

Cette analyse n'a donc pas le caractère clos, contingent, finement texturé et historiquement situé que revêtait nécessairement mon étude d'un petit village malais. Son éclectisme et son approche schématique l'inscrivent presque à l'encontre de nombreux canons de la recherche postmoderniste. Elle partage néanmoins avec le postmodernisme la conviction qu'il n'y a pas de position sociale ou analytique permettant de déterminer la véracité d'un discours ou d'un texte. Si je demeure convaincu que le travail dans un contexte clos fournit la substantifique moelle de la théorie, je pense néanmoins qu'il y a des choses intéressantes à dire à la croisée des cultures et des périodes historiques, en concentrant notre regard sur certaines similarités structurelles.

La stratégie analytique mise en œuvre ici s'appuie sur le présupposé que des formes de domination structurellement similaires partageront les unes avec les autres un certain air de famille. Ces similarités sont assez flagrantes dans les cas de l'esclavage, de la féodalité et des systèmes de castes. Chacun de ces exemples constitue en effet un arrangement institutionnel destiné à s'approprier le travail, les biens et les services d'une population

subordonnée. De manière formelle, les groupes subordonnés dans ces modèles de domination n'ont ni droits civiques ni droits politiques, et leur statut est fixé à la naissance. La mobilité sociale est interdite, en principe sinon en pratique. Les idéologies mobilisées pour justifier les dominations de ce type comportent un certain nombre de postulats sur l'infériorité et la supériorité que l'on retrouve exprimés dans certains rituels ou certaines formes d'étiquette visant à codifier les contacts publics entre les différentes strates. Malgré un haut degré d'institutionnalisation, néanmoins, les relations entre maître et esclave, seigneur et serf, ou hindou de classe supérieure et intouchable demeurent aussi des formes de pouvoir personnel, avec une grande latitude laissée aux décisions arbitraires et parfois capricieuses du supérieur. Ces relations sont toutes pénétrées d'un élément de terreur – terreur qui peut prendre la forme de punitions arbitraires, de violences à caractère sexuel, d'insultes ou d'humiliations publiques. Un esclave aura peut-être la chance d'échapper à ces mauvais traitements, mais, de fait, de savoir qu'ils *pourraient* lui arriver fait partie intégrante de la relation entretenue avec son maître. Enfin, il faut bien voir que les subordonnés dans ces structures de domination à grande échelle ont une vie sociale assez développée en dehors du contrôle immédiat du dominant. C'est dans ces endroits relativement abrités qu'une critique commune de la domination pourra en principe prendre corps.

La parenté structurelle décrite ci-dessus est au centre de l'analyse que je veux développer. Loin de moi l'idée que les esclaves, les serfs, les intouchables, les peuples colonisés et les races dominées partagent entre eux des caractères immuables. Les arguments essentialistes de ce genre sont indéfendables. Je veux néanmoins avancer que, dans la mesure où l'on peut montrer que les structures de domination opèrent de manière similaire, elles tendront, toutes choses égales par ailleurs, à provoquer des réactions et des modes de résistance qui seront relativement comparables. Ainsi, les esclaves et les serfs ne contestent généralement pas ouvertement les termes de leur subordination. En coulisse, néanmoins,

ils pourront créer et maintenir un espace social à l'abri duquel exprimer leurs désaccords avec le texte officiel des relations de pouvoir. Les formes particulières de cet espace social (camouflages linguistiques, codes rituels, tavernes, « alcôves aux soupirs » des religions d'esclaves par exemple) correspondent au contenu spécifique de la contestation (espoirs d'un retour du prophète, agression rituelle par le biais de la sorcellerie, festivités en l'honneur de martyrs de la résistance ou de bandits célébrés en héros...), et sont tout aussi uniques que les histoires et les cultures particulières des acteurs l'exigent. Afin de faire ressortir certaines grandes tendances, je suis délibérément passé outre les particularités de chaque forme donnée de subordination – les différences, mettons, entre l'esclavage aux Antilles et aux États-Unis, entre la féodalité dans la France du xvii^e et du milieu du xviii^e siècle, entre la féodalité en Russie et en France, entre régions, etc. Ce n'est donc que fermement ancrées dans des contextes historiquement situés et culturellement spécifiques que les grandes tendances que je dessine ici prendraient toute leur valeur.

Étant donné le choix structurel opéré ici, il est évident que je privilégie des problèmes liés à l'autonomie et à la dignité qui sont habituellement perçus comme secondaires par rapport à l'exploitation matérielle. L'esclavage, la féodalité, les systèmes de castes, le colonialisme et le racisme engendrent toujours des pratiques et des rituels de dénigrement, des insultes et des atteintes aux corps qui semblent occuper une place importante dans le texte caché de leurs victimes. Comme nous le verrons, de telles formes d'oppression privent les dominés du luxe ordinaire de la réciprocité négative qui vaudrait l'échange d'une gifle pour une gifle, d'une insulte pour une insulte. Même les membres de la classe ouvrière d'aujourd'hui semblent accorder une place aussi importante dans leur expérience de la domination aux brimades apportées à leur dignité et la surveillance étroite dont ils font l'objet sur leur lieu de travail qu'à des préoccupations plus directement liées au travail en lui-même ou au salaire.

D'une manière générale, je veux suggérer qu'il est possible de lire, de comprendre et d'interpréter les conduites souvent fugaces des groupes dominés avec plus de succès que ce n'est actuellement le cas. Comment étudier les relations de pouvoir lorsque les dominés sont souvent obligés d'adopter une posture stratégique en présence des puissants et lorsque ces derniers ont intérêt à magnifier délibérément leur stature et leur position de maîtres ? En prenant ces comportements pour argent comptant, on risque de prendre abusivement pour le fin mot de l'histoire ce qui ne relève en fait que de la seule tactique. Pour éviter cet écueil, je propose une approche différente de l'étude du pouvoir, qui met en lumière les contradictions, les tensions, et les possibilités existant au sein même de cette relation. Tout groupe dominé produit, de par sa condition, un « texte caché » aux yeux des dominants, qui représente une critique du pouvoir. Les dominants, pour leur part, élaborent également un texte caché comprenant les pratiques et les dessous de leur pouvoir qui ne peuvent être révélés publiquement. La comparaison du texte caché des faibles et des puissants, et *de ces deux* textes cachés avec le texte public des relations de pouvoir permettra de renouveler les approches de la résistance à la domination.

Après une première partie plutôt littéraire dans laquelle j'utiliserai les œuvres de George Eliot et de George Orwell, je tenterai de montrer comment le processus de la domination engendre un comportement public hégémonique et un discours en coulisse fait de ce qui ne peut être dit directement en face du pouvoir. Dans le même temps, j'explore les visées hégémoniques qui sous-tendent les manifestations publiques de domination et de consentement, en me demandant à chaque fois qui en sera l'auditoire. Cette analyse permet de se rendre compte que même une lecture attentive des sources historiques et des archives tend malgré elle à souscrire à la version hégémonique des relations de pouvoir. En dehors de situations de rébellion caractérisée, il est d'ailleurs dans l'intérêt même des groupes dominés de contribuer à renforcer ces apparences hégémoniques.

La signification de ces apparences ne peut être comprise qu'à l'aune d'une comparaison avec le discours dominé exprimé hors de la situation de pouvoir. Puisque la résistance idéologique a les meilleures chances de se développer lorsqu'elle n'est pas soumise à une surveillance directe, on est amené à examiner les espaces sociaux les plus propices à cette résistance.

Dans la mesure où le décodage des relations de pouvoir nécessite un accès complet aux discours plus ou moins clandestins des groupes dominés, ceux qui s'attellent à l'étude du pouvoir – passé et présent – se retrouvent vite dans une impasse. Nous sommes néanmoins sauvés des affres de la frustration par le fait que le texte caché est en réalité souvent exprimé ouvertement – sous des formes déguisées. En suivant cette idée, je propose d'interpréter les rumeurs, les ragots, les fables locales, les chansons, les mimiques, les plaisanteries et tout le petit théâtre des dominés comme autant de canaux leur permettant, entre autres choses, d'émettre une critique insidieuse du pouvoir tout en demeurant à l'abri de l'anonymat ou d'une interprétation inoffensive de leur conduite. Ces schèmes permettant de maquiller l'insubordination *idéologique* sont assez analogues à ceux à travers lesquels les paysans et les esclaves déguisent, comme j'ai pu l'observer, leurs tentatives de subvertir l'appropriation matérielle de leur travail, de leur production et de leurs biens par l'entremise du braconnage, du chapardage, de la dissimulation, de la fuite ou simplement en traînant les pieds. En les prenant dans leur ensemble, on pourrait ainsi désigner ces formes d'insubordination comme l'infropolitique des dominés.

Pour finir, je crois que la notion de texte caché nous permet aussi de comprendre ces moments particuliers et chargés d'électricité politique lorsque, pour la première fois d'autant qu'on s'en souviendra, le texte caché est prononcé directement et publiquement à la face du pouvoir.

[Fin de l'extrait]